

Féminisme et anthropologie d'Evelyn Reed

Science-Fiction au passé ?

Féminisme et anthropologie d'Evelyn Reed (1). Une critique favorable dans *Le Monde* (alors qu'un autre ouvrage du même style se faisait esquinter) et c'est le succès en librairie.

Pourtant ce n'est pas facile de se faire une opinion. L'une d'entre nous était d'abord amusée, parfois séduite, parfois sceptique. L'autre très critique, parce qu'ayant déjà « quelques connaissances en la matière ». Alors nous avons beaucoup discuté et pensé que c'était important d'en parler. Même si le livre d'E. Reed est discutable, il a le mérite d'un travail de pionnière : étudier l'histoire de la moitié de l'humanité que les anthropologues masculins ont trop souvent oubliée : les femmes.

histoire des femmes

Evelyn Reed, anthropologue américaine, adhérente à la IV^e Internationale, prenant le contre-pied de l'anthropologie moderne, renoue délibérément avec les ethnologues du début de ce siècle. Forts de leurs découvertes auprès des sociétés dites primitives, ils pensaient y trouver les « témoins » des âges perdus. On sait comment Engels (2), s'appuyant sur les récits de Morgan, retraçait le passage du matriarcat au patriarcat. E. Reed reprend cette démarche, s'insurgeant contre le choix anti-historique de l'anthropologie moderne. Elle remonte bien au-delà des études d'Engels jusqu'aux premières ébauches de l'humanité. Voyage fabuleux dans le temps ! Et surtout, ô merveille, découverte du rôle fondamental des femmes. E. Reed les présente comme les piliers, les forces actives de la société : sociétés de Mères, à elles la cueillette, la domestication des animaux, le travail du cuir, la poterie, la construction de l'habitat, l'invention du langage.

Notre cœur féministe palpète : comme on est loin de cette société technocratique et phallo ! Le discours d'Evelyn Reed, où tout concourt à broser cette fresque merveilleuse peut paraître cohérent, logique, même si on tique ici ou là. Le rêve glisse sur l'esquif qui va si loin...

Hélas, l'esquif était fragile... et la destination brumeuse...

les femmes contre les cannibales

Son projet est à la fois novateur et ambitieux. *Novateur*, car il s'agit de remettre l'ethnologie « sur ses pieds » en démontrant la fonction essentielle des femmes dans l'histoire. Femmes en lutte contre la barbarie masculine, imposant des rap-

ports d'entraide, socialisateurs à l'humanité, aux hommes surtout, que leur agressivité sexuelle instinctive poussent au conflit permanent.

Pacificatrices, civilisatrices, mues elles-mêmes par leur instinct maternel qui les conduit à se protéger et surtout à protéger leurs petits contre l'anthropophagie des hommes.

Les mâles en effet, incapables de reconnaître non seulement leur progéniture mais même ce qui distingue le genre humain de l'espèce animale, semblent particulièrement disposés à dévorer femmes et enfants. On peut tout de suite se demander pourquoi ils ne se choisissent pas des femelles chez les singes, puisqu'ils ne font pas de différence entre eux. Pourquoi les femelles n'étaient pas aussi tributaires de ce non-instinct de reconnaissance, c'est-à-dire pourquoi elles ne dévoraient pas également leurs propres petits.

L'instinct sexuel mâle d'un côté, l'instinct maternel de l'autre, sans doute...

Afin donc de se défendre, elles et leurs enfants, les femmes ont imposé des *tabous* aux hommes — base de cette vie sociale embryonnaire. Ces tabous les rendent intouchables pendant l'accouchement, puis pendant les trois années d'allaitement. Ces tabous les font vivre pratiquement à part, ils excluent les hommes carnivores et chasseurs. Les femmes manifestent leur volonté anti-cannibale en refusant de se nourrir de viande. Elles préparent leur repas et mangent séparément. C'est souvent, néanmoins, elles qui préparent le repas des hommes ! Comment prouver que cette attitude a pour origine le dégoût des femmes et non une interdiction imposée par les hommes ? Tabou créé par qui ?

Evelyn Reed avance une position théorique originale : la fameuse prohibition de l'inceste n'est rien d'autre qu'un tabou établi par les femmes pour se prémunir du cannibalisme masculin...

ambitieux, trop ambitieux

Son projet est *ambitieux*. Non seulement elle apporte une nouvelle explication de la prohibition de l'inceste, mais elle tente de faire une histoire générale du fonctionnement des sociétés préhistoriques (matriarcales) et de leur évolution jusqu'à l'avènement du patriarcat — prémices de nos sociétés modernes.

Son parti pris théorique, qu'elle annonce dès l'introduction, est évolutionniste et anti-structuraliste. Elle trace *une seule* histoire des premières formes sociales de l'humanité. *Toutes* les sociétés sur *toute* la terre sont passées par *le même chemin* : matriarcat puis patriarcat. Elle s'appuie sur les travaux des ethnologues du début du siècle (principalement *Les Mères* de Brissault, 1927), la grande majorité des ethnologues modernes ont renoncé à cette approche historique pour au contraire retracer les histoires spécifiques de chaque peuple, de chaque communauté.

Ce livre rend compte d'une belle histoire étayée d'exemples piochés à droite et à gauche, on passa allégrement des singes à Oedipe en faisant un détour chez les Incas, en Australie ou en Mélanésie... Toutes dates et tous lieux confondus (elle ne mentionne jamais les dates des études qu'elle cite). Une histoire linéaire et ascendante.

matriarcat ?...

Beaucoup de questions restent sans réponses. Qu'est-ce qu'une société matriarcale ? Elle en parle sans jamais la définir, sans jamais décrire son fonctionnement, elle précise simplement en introduction que c'est « un système de relations sociales et sexuelles égalitaires, découplant d'un mode de production collec-

tiviste et de la possession de biens en commun ». Quand elle décrit concrètement une communauté, c'est l'aspect matrilineaire de l'organisation sociale qu'elle souligne. Elle semble supposer une identité entre matrilinearité et matriarcat.

...quel matriarcat ?

Si Evelyne Reed a tant de difficultés à définir le matriarcat ce n'est pas par faute scientifique ou par méconnaissance ethnologique. Elle sait très bien de quoi elle parle et que les deux concepts recouvrent deux réalités différentes (l'une les rapports, et notamment, de pouvoir entre hommes et femmes, l'autre, les rapports de parenté qui font appartenir l'enfant au lignage paternel ou maternel).

Elle se trouve en fait coincée entre deux idées contradictoires : d'une part, elle veut démontrer que les femmes ont eu un rôle prééminent dans l'histoire, mais elle ne rencontre plus aucune tribu où cette prééminence existe encore ; d'autre part, en tant que féministe, elle refuse de dire que les femmes auraient eu un quelconque pouvoir sur les hommes. Prééminence, prépondérance, mais pas de pouvoir ! De quoi s'agissait-il donc ? le communisme, l'égalité, oui, mais les femmes faisaient tout, inventaient tout, imposaient des tabous, étaient vénérées (plus en tant que génitrices d'ailleurs que femmes). Ce qui leur conférait quelque chose qui n'était pas du pouvoir sur les hommes c'était leur capacité à procréer du vivant. On retrouve là une vieille idée : les hommes auraient respectés les femmes par incompréhension. Ils ignoraient leur propre rôle dans la fécondation.

le matriarcat contre les femmes

Pourquoi les hommes ont-ils voulu renverser l'ordre social radieux ? Non seulement les femmes ne leur faisaient subir aucune domination, mais encore elles assuraient la production et la plus grande partie des tâches nécessaires à la reproduction de la société. D'ailleurs, d'habitude ceux, ou plutôt celles, à qui incombent tous les travaux sont généralement en situation d'exploitation, mais enfin passons... Les causes du grand chambardement, Evelyne Reed, ne les expose jamais très clairement, mais au fil du livre nous pouvons retrouver pêle-mêle : la découverte par les hommes de leur pouvoir procréateur, l'introduction de l'élevage dans les économies « tribales » qui conduit à la propriété privée (à la place de la propriété collective) qui conduit à l'apparition de la famille (à la place du clan). Ce ne serait pas trop trahir E. Reed que

d'ajouter : et parce que c'était le sens de l'histoire, puisque toutes les sociétés ont parcouru ce même chemin, ou dû passer par ces étapes successives. Pourquoi l'élevage conduirait-il à la propriété privée ? Pourquoi la propriété privée irait-elle de pair à l'appropriation privée des femmes ? Il faut d'abord qu'elles aient été ravalées au rang de choses, donc qu'il y ait eu appropriation collective. Mais alors, pourquoi y a-t-il eu appropriation des femmes ?

si ce n'est pas lui, c'est donc son frère

Un personnage mystérieux nous accompagne tout le long de ce livre, sans jamais révéler son jeu : le frère de la femme. Il surgit au milieu de l'histoire sans qu'on comprenne s'il a été un passage nécessaire à la prise de pouvoir par le mari ou le tendre compagnon de route des femmes pendant la « bonne » période.

Dans un système de clan maternel c'est le frère de la mère qui détient l'autorité masculine sur les enfants de sa sœur. La plupart des sociétés matrilineaires sont des sociétés patriarcales (la plupart des travaux ethnologiques contemporains le démontrent). La femme continue d'appartenir à son clan de naissance mais sous l'autorité des hommes, et ses enfants sous l'autorité de son frère. Pourtant Evelyne Reed cite l'exemple des sociétés égyptiennes anciennes (Cléopâtre) et de Clytemnestre pour expliquer qu'il s'agit d'un pouvoir partagé du frère et de la sœur, sur les enfants et sur l'organisation de la vie sociale.

L'ambiguïté n'est jamais levée. Si c'est la seconde hypothèse qui est la bonne, pourquoi le frère prend-il le pouvoir sur sa sœur, si c'est la première, pourquoi le père arrache-t-il à l'oncle maternel le pouvoir sur ses enfants et sa femme ? Cette imprécision vient sans doute de la confusion permanente qu'Evelyne Reed établit entre matriarcat et système matrilineaire. Parle-t-on de la prise de pouvoir des hommes sur les femmes ou du passage de l'appartenance des enfants au clan maternel à celui du clan paternel ?

moralité

Moralité de cette petite promenade qui se termine par un glouglou... On ne s'aventure pas comme ça dans l'aube de l'humanité. C'est vrai que des savants prétendent reconstituer « les premières minutes de l'univers ». Mais sur les sociétés premières, on a encore moins d'éléments que sur les réactions physiques de la matière. Seule l'archéologie pourrait nous dire des choses sur les premiers hommes, et elle en dit si peu ; quant à leur organisation

sociale, elle ne la laisse aucunement deviner. Alors entre le grand mutisme décent des anthropologues actuels et l'assurance d'E. Reed, on aurait préféré un peu plus de circonspection, quelques interrogations...

Mais surtout ce qui nous pousse à discuter ce livre, c'est que nous avons trouvé ambigu et rapide l'engouement quasi général des féministes. Ambigüe, cette vision qu'on nous offre de notre prééminence féminine. Ce qui aurait fait des femmes ces pionnières, serait leur fonction de reproduction, l'instinct maternel, notre nature féminine, quoi ! On sait tout ce que véhicule cette notion. Peut-être, aux origines, quand on se différencialait peu de l'animal, cela a-t-il pu jouer ? Mais E. Reed ne peut absolument pas prouver sa thèse malgré ses nombreuses références au monde animal : le comportement des femelles y est d'ailleurs fort divers. Et surtout, ce qu'implique ce discours sur la division des rôles, c'est qu'au stade ultérieur où l'homme a pris le pouvoir sur les femmes, ces êtres diligents mais incapables d'abstraction, ne pouvaient plus suffire. Créatrices des aubes obscures, couchez-vous quand le soleil de la pensée masculine se lève.

Eh bien, même si cela s'est passé ainsi, et ce n'est pas prouvé, ce vers quoi nous tendons, ce pour quoi les femmes luttent aujourd'hui, c'est tout le contraire : le rejet de la division des rôles ancrés sur la division des sexes, et sur toute division de classe.

D'ailleurs, même si cet âge apparaît comme un paradis évanoui pour les femmes, a-t-on besoin de se référer à ces honneurs perdus pour se révolter contre notre humiliation ? A-t-on besoin d'un âge d'or derrière nous pour dire non à notre âge de merde ?

Bien sûr nous avons souvent eu un petit sourire aux lèvres : quitte à faire des hypothèses, autant celle-ci, elle nous change des discours si résolument à l'honneur des mâles. Mais avons-nous profité à tordre le bâton dans l'autre sens ? A une époque où les savants se font plus circonspects, ce livre rapide et claironnant ne risque-t-il pas de faire quelque tort à la cause des femmes ? Si nous cherchons à en savoir davantage sur d'autres formes sociales et sur la division des sexes, on gagne plus à lire Margaret Mead (3) une autre anthropologue américaine qui se contente d'observer *sur le terrain* et de se poser quelques questions. □

Francine Comte
et Elizabeth Paquot

(1) Ed. Denoël-Gauthier, 272 p.

(2) Cf. *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*, éd. sociales.

(3) par exemple son livre *Mœurs et sexualité en Océanie*, Plon.